NAPOLEON, "NATION" : COMMENT NAISSENT UN CONCEPT ET UNE HISTOIRE

par

Albert DEROZIER
Université de Franche-Comté

Note liminaire

Je crois utile de préciser que cet ensemble d'observations et d'analyses est fondé, dès le départ, sur des notions d'accès peut-être facile. Mais qu'on veuille bien considérer le tout et l'enchaînement d'éléments qui, se liant les uns les autres, débouchent, au terme de la démonstration, sur une conclusion propre à susciter une réflexion.
Cette réflexion me semble avoir un sens dans le cours des recherches scientifiques actuelles.

Je souhaite, dans ces réflexions, dégager quelques grandes lignes méthodologiques et montrer comment peut s'articuler une recherche scientifique aujourd'hui, dans la mesure où elle a brisé un certain nombre de barrières étroites qui, à mon avis, la muselaient depuis très longtemps. Si l'on considère ce qu'était la recherche scientifique il y a un quart de siècle, il est aisé de voir que, la plupart du temps, elle était tournée vers des mises au point ponctuelles, et fort sérieuses certes, mais on y eût cherché en vain autre chose, dans le meilleur des cas, qu'un catalogue et une énumération. Ces ensembles, quelles que fussent leurs indéniables qualités, n'offraient pas de lien de fond, et les lecteurs ne pouvaient faire autre chose que collectionner une série d'informations sur tel détail ou sur tel autre.

D'autre part, on avait grand soin de considérer que la Littérature était au premier plan. Les séparations étaient brutales. L'Histoire était autre chose. Les sociétés, les mentalités, les idéologies représentaient encore un autre domaine. Il est curieux de voir à quel point on suivait, en les respectant, des exemples antérieurs et la question ne se posait pas d'imaginer qu'un texte pût avoir un contexte ou, pour mieux dire, des contextes.

La troisième exigence, qui n'a rien de surprenant, puisqu'elle est liée étroitement aux deux précédentes, était qu'un écrivain - ou un homme qui saisissait la plume - n'était apprécié que dans ce qui était appréciable et que le silence était fait sur les choses les plus importantes comme si elles n'avaient jamais existé.

Tout cela débouchait sur des fragments de manuels littéraires, comme il en a tant existé. Nous avons des souvenirs fameux dans ce domaine. C'est un dernier aspect qu'il serait difficile de ne point reconnaître, tant les exemples abondent.

Le bilan est que l'apport était mince parce qu'il apparaissait par fragments, et qu'un fragment n'est pas un tout plausible. De plus, la ligne directionnelle n'existait pas. En bref, il s'agissait d'une description non motivante, parce qu'elle contenait quelques réponses, coordonnées ou non, à la question "Quoi ?", mais elle ignorait le "Pourquoi ?" et le "Comment ?". Je ne voudrais pas qu'on me pense sévère, mais je constate, dans une attitude personnelle agissante, ce qu'est devenu la recherche scientifique, la différence entre hier et aujourd'hui, entre ce qui était et ce qui est en train de s'élaborer chaque jour.

Ce n'est une surprise pour personne, si l'on veut bien accepter ces préliminaires élémentaires, que pendant longtemps une période ait été bien ignorée dans l'hispanisme : période riche, complexe, d'une dynamique multiple, c'est-à-dire la fin du XVIIIe siècle et les premières

décennies du suivant. Historiquement, les règnes de Charles IV et de Ferdinand VII. Du point de vue de l'écriture, un foisonnement permanent et délicat à réduire à l'état banal de brèves formules.

En Espagne, comme dans une France scientifique qui prit sans broncher le relais, l'époque en question était jugée selon les normes établies et imposées - Noblesse oblige ! En d'autres termes : Idéologie dominante oblige ! - par un grand penseur comme Menéndez Pelayo. Mon propos n'est pas de me livrer à une facile polémique, puisque nous savons bien l'immensité de la science de l'auteur des **Heterodoxos** et la quantité de trésors qu'il nous offre. Mais pourquoi des jugements définitifs et polémiques, quant à eux, sur la **littérature**, globalement, des années 1780-1840 ? Pourquoi tant de brutalités, ahurissantes souvent dans l'expression, voire dans l'insulte ?

Lorsque j'ai commencé l'étude du phénomène libéral en Espagne, la naissance du libéralisme, sur le plan de l'histoire et sur celui d'une idéologie qui découvrait ses nouveaux modes d'écriture, sa **littérature** (cf. supra) originale, j'ai pu vérifier que Menéndez Pelayo appréciait en fait une faible proportion des écrivains de cette époque et, dans ceux qu'il jugeait, s'appuyait sur une quantité souvent infime de leur production. Mu par un ensemble de convictions fortes, il faisait référence aux genres qui sont des modèles traditionnels : le théâtre, la poésie, le roman.

Mais Menéndez Pelayo entrait là dans une contradiction qu'il voulait, parce qu'elle était la proclamation de sa foi. Les genres étaient en permanente mutation et, par conséquent, son jugement n'avait qu'une valeur partielle et partiale. Il était faux ou discutable. Menénez Pelayo, pour sa part, était trop intelligent et savant pour l'ignorer. Pour ce qui est de ceux qui chantèrent obstinément la même chanson à sa suite, ils se contentaient, disons-le franchement, de peu.

J'en donne un exemple précis et très large du point de vue de la réflexion et des analyses en cours et futures. Je me suis penché sur les **Index** de l'Inquisition espagnole pour ce qui est, plus particulièrement, des décennies que j'ai évoquées antérieurement. Cette étude s'intitule **Les Index de l'Inquisition et les nouveaux modes d'expression**, et elle vient d'être publiée dans le volume 13 du "Centre de Recherches d'Histoire et Littérature en Europe au XVIIIe et au XIXe siècles" de Besançon, consacré aux résultats d'un colloque international : **Ecriture des marges et mutations historiques** (Paris, les Belles Lettres, 1983). A grands traits, les conclusions qui résultent d'une lecture attentive des **Index** vont dans le même sens : très peu de mentions des grands auteurs étrangers (Rousseau, Voltaire, etc. et pourtant que de commentaires faciles a-t-on pu faire là-dessus !), encore moins de mentions des grands genres nobles.

Donc nous en recevons une conclusion formellement opposée à celle que Menéndez Pelayo a proclamée et qui a été respectée longtemps dans son sillage. Il y a une bonne soixantaine de nouveaux modes d'écriture qui sont condamnés par une Inquisition qui, d'ailleurs, est mal à l'aise à devoir, à un moment donné de l'histoire européenne, jouer en Espagne un rôle qui n'est pas le sien. Or, ces nouveaux genres ou sous-genres (encore que ce dernier terme ait une valeur moralement péjorative et, donc, inacceptable en ce qu'elle relève du contresens ou plutôt du non-sens) sont aussi la nouvelle écriture qui est la plus largement reçue. Les preuves en sont d'ailleurs multiples, à chaque moment par exemple des deux premières périodes constitutionnelles du XIXe siècle. C'est une vérité qu'il est inutile de nier et qu'on ne peut d'autre part absolument pas ignorer.

Il est évidemment impossible d'apprécier la naissance et le développement du libéralisme en Espagne sans tenir le plus grand compte de la littérature du jour, les **folletos**, les proclamations, etc. Mais comment surtout évaluer ce libéralisme sans tenir compte pareillement de la présence permanente d'une presse (et elle n'est pas que politique en réalité) qui traduit la mutation de l'Histoire et qui en provoque aussi le moment venu une certaine physionomie ? J'invite, certes, à relire attentivement les **Index** de l'Inquisition à cette lumière, car ils nous offrent à chaque colonne l'explication d'une réalité historique. Il faut laisser de côté la notion absurde qu'une oeuvre mineure vaut moins qu'une oeuvre majeure : l'appréciation traduit seulement la manière dont s'exprime celui qui la formule, vu qu'il est lui aussi plongé dans une Histoire et dans les idéologies qui la déterminent. Il est clair que si tant de modes d'écriture sont condamnés entre 1780 et 1833, c'est qu'ils sont la fusion même de l'Histoire et de la Littérature, auxquelles deux on peut ajouter les Idées, les Mentalités, la Politique, qui en sont les traits d'union.

La notion de célébrité (liée à la noblesse des genres) est évidemment tout à fait relative dans la mesure où l'on refuse de lire - et même de connaître - ce qui est précisément le moteur d'une société dans son mouvement historique. On peut s'émerveiller que Larra ait publié un roman historique, **El Doncel de Don Enrique el Doliente**, en 1834. Mais n'a-t-on pas quelque embarras à faire de lui un (mauvais) romancier et un (médiocre) dramaturge, alors qu'il a créé un mode d'écriture, l'article de presse, avec son originalité propre, sa puissance et son génie ? Il donne à l'écriture de la presse la dimension d'un nouveau grand genre, après avoir recueilli patiemment ce que les journaux politiques lui ont apporté depuis leur authentique naissance en 1808, avec le **Semanario Patriótico** et tant d'autres. On peut évoquer de la même façon les succès passagers de Martínez de la Rosa au théâtre. Mais a-t-on lu ses discours politiques, et peut-on fermer complètement les yeux sur ce mode d'expression, lui ausssi original ?

Aurait-on raison, dans ce même ordre, de passer imperturbablement à côté de la monumentale collection de discours d'un Agustin Argüelles, parmi bien d'autres ?

Il faut absolument connaître, non pas seulement ce qu'écrit ou proclame tel écrivain, orateur, journaliste, pamphlétaire, etc., mais surtout ce que signifie son écriture à un moment précis et pourquoi elle se diversifie à l'infini en tenant la place d'autres noblesses illusoires et révolues. Une écriture parle à un public, qui l'appelle lui-même, et cet enchaînement permanent explique ce que ne sauraient expliquer des fictions rhétoriques et des mondes artificiels. C'est une conclusion, et aussi un point de départ essentiel. Il y a là un mouvement, il y a une dynamique.

Je ne veux pas créer une confusion facile entre plusieurs attitudes et regarder dans le pur anecdotique la clé de phénomènes idéologiques marquants. On peut regretter que le Marquis de Valmar, le très digne Leopoldo Augusto de Cueto, dans son analyse et sa présentation des poètes du XVIIIe siècle (qui appartiennent pour plusieurs d'entre eux au XIXe siècle, car nous sommes à une époque charnière), nous ait offert un personnage très important, vu la variété de son oeuvre poétique, comme Francisco Sánchez Barbero, en taillant d'un ciseau impitoyable ce qui lui semblait indécent : ceci au nom d'une morale stricte, en le disant à peine, et plus souvent sans le dire. Les manuscrits du poète sont là pour le prouver. Mais Cueto n'est pas le seul à avoir manipulé ce pauvre artifice.

Il est grave en revanche de dénaturer complètement des écrivains, en toute conscience, parce que l'on sait que la société à laquelle on s'adresse serait terriblement menacée par la vérité. Mieux vaut alors falsifier une histoire et une littérature pour ne pas mettre en péril une autre histoire et une autre littérature. C'est ce qui s'est passé de manière limpide avec Larra, falsifié et détruit à l'infini - et encore récemment - pour ne glorifier en lui que l'innocent côté pittoresque. Là aussi nous avons tenté, entre l'équipe de recherches d'Alberto Gil Novales et celle du Centre de Besançon (élargie à un réseau scientifique qui lui est familier), d'analyser les phénomènes à la lumière d'une réflexion portant sur la réalité et sur des analyses strictes : travail ardu à mener avec un personnage de l'envergure complexe de Larra. Le résultat en est un ouvrage publié en ce moment et qui porte le titre de **Revisión de Larra (¿protesta o revolución ?)** (Paris, les Belles Lettres, 1983, volume 14 du Centre).

Et il est aussi redoutable d'avoir, comme Menéndez Pelayo et toute une école, déformé et masqué, en ignorant l'essentiel, plusieurs décennies capitales dans l'histoire de l'Espagne. D'ailleurs ce n'est pas sans un certain humour, dans le cas présent, que je vois que je ne suis pas le seul à lui porter une contradiction flagrante : les **Index** de l'Inquisition l'ont fait lumineusement avant moi. On n'est jamais trahi que par les siens.

Les journaux, les libelles, les proclamations politiques et patriotiques, qui avaient été laissés volontairement dans l'ombre, possèdent une entité et c'est à travers cette multitude de textes, cette nouvelle littérature, que nous discernons le devenir de l'Espagne. On le chercherait en vain ailleurs. Et c'est dans les proclamations de la "Junta Central Suprema Gubernativa del Reino", et au fil du temps du "Gobierno Supremo", des "Sabios de la Nación" (lesquels s'adressent eux-mêmes à la "Nación Española"), du "Consejo de Regencia" : c'est ici, dans des centaines de pages, que se forge l'Etat espagnol et qu'apparaissent **dans leur opposition première** "Napoléon" et "Nation". C'est un exemple idéal de conjugaison et de rapports intenses profonds entre le phénomène historique et le phénomène littéraire.

Paul Guinard avait, en 1974 et 1975, lancé son équipe de recherches sur des études de lexique pour une raison aisée à comprendre, et que je rappelle en citant ses propres termes : *"Il fut donc décidé de rechercher comment, à des niveaux différents de l'élaboration littéraire, un lexique déterminé exprime un concept ou un ensemble de concepts. On entend ici par lexique non seulement les mots (substantifs, adjectifs, verbes) isolés, mais les lexies (par exemple les associations "figées" substantif-adjectif), les stéréotypes, les clichés, bref, tout ce qui, en fin de compte, fait la trame de la langue littérairement élaborée. L'ensemble lexical doit révéler l'idéologie, avec les références historico-culturelles que cette idéologie comporte"*. Le choix se porta sur le personnage de Napoléon entre 1808 et 1814. Il s'orienta dans trois voies différentes, mais notamment vers *"les proclamations et préambules de décrets de Quintana, c'est-à-dire les textes où l'illustre écrivain s'adresse aux Espagnols en tant que porte-parole du gouvernement légitime, et qui constituent un corpus rigoureusement homogène"*. Comme il s'agissait de textes que j'avais publiés quelques années auparavant, nous pûmes organiser un séminaire à Besançon autour de ce problème. Il s'intitula **Le vocabulaire politique en Espagne à l'époque napoléonienne** et il parut dans le volume 6 du Centre, **Histoire politique et histoire des idées** (1976).

Il n'est pas inutile de rappeler que si Quintana (c'est dans ce cas un exemple privilégié) écrit tant de proclamations qui sont l'émanation même du gouvernement et l'expression du libéralisme espagnol dans ses difficiles premiers moments, c'est aussi, et dans le même temps, un écrivain. L'exemple est en effet privilégié, étant donné la place politique qu'il occupe. Mais il est facile de citer quelques dizaines d'autres exemples. Je dirai même de citer tous les écrivains, car ils sont également tous des hommes politiques. Formés aux sources identiques (études littéraires et études de Droit), ils sont poètes, gens de théâtre ; ils deviendront écrivains de la presse, compositeurs de la multitude de ces sous-genres dont je parlais précédemment, et ils participeront à l'essor du pays, à la naissance de cette "Nation" dont il faut tant parler.

Quand nous lisons ces proclamations, l'intérêt se porte bien entendu sur plusieurs mots qui reviennent sans cesse et dans lesquels on peut détacher : "Napoléon" et "Nation" ("Nación", "Pueblo", selon un langage qui a un sens historique précis). Le mot "Nation" (organe d'expression et organe destinataire à la fois) est permanent, car il met en place un pays nouveau, avec ou sans Révolution, ce qui est un problème différent en apparence de celui qui nous occupe maintenant. Mais qu'en est-il du mot "Napoléon" ? Quand il apparaît - et je renvoie là volontiers aux proclamations elles-mêmes et au recensement de Paul Guinard - il est escorté d'un flot de substantifs et d'adjectifs qui sont familiers rapidement et qui veulent exprimer la cruauté, la perfidie, l'agression, l'oppression, l'ambition, etc.

Mais il est une réalité plus importante et qu'on ne peut pas estomper : c'est que le mot ne figure pas dans tous les textes. Présent à partir des premières grandes proclamations (fin 1808-début 1809), il est incessant en 1809, moins fréquent en 1810 (surtout après le 4 septembre), et il disparaît peu à peu en 1811 et au début de 1812, moment où cessent ces textes, relayés certes par bien d'autres. Cette apparition, tout à fait compréhensible (c'est dans ce sens que je parlais d'opposition première), est-elle en contradiction avec la disparition qui la suit ? Quels en sont les motifs ? Pourquoi ?

Si le nom de Napoléon s'efface progressivement, c'est qu'il y a, en premier lieu, un déplacement vers d'autres problèmes qui ne sont pas étroitement et nécessairement liés au tyran français. Je n'en veux pour preuve que les affaires, de plus en plus insolubles, de l'Amérique espagnole. L'opposition "Napoléon-Nation" cède le pas au lien utopique "Nación-Americanos". Ce lien est utopique, mais le libéralisme espagnol baigne interminablement dans ce rêve sentimental, en feignant avec candeur d'imaginer une fidélité idyllique et contraire à l'histoire, et en ne voyant pas la terrible et incoercible invasion du commerce anglais sur les côtes américaines. Qu'on écoute tous les députés libéraux et qu'on lise la presse dans son ensemble pour le vérifier. A cette déviation initiale du rapport "Napoléon-Nation", il convient d'ajouter le problème de l'unité intérieure espagnole, la décadence du commerce gaditan et les rapports avec les autres pays d'Europe.

Ces explications ont leur valeur et elles sont consolidées par toute la littérature de la guerre. Néanmoins, elles sont insuffisantes, en ce que le ponctuel ne peut jamais avoir l'ampleur d'une dynamique générale. Les grands journaux politiques à diffusion large (compte tenu des circonstances) et, un peu plus tard, les **Diarios de Sesiones de Cortes**, avec leurs immenses débats fondés sur des discours symboliques, sont un écho des proclamations. Le combat est le même, les arguments aussi.

Il est une autre déviation, plus fondamentale que celles que j'ai évoquées, et qui aura une force créatrice qui balaiera, de fait, l'opposition première. C'est la convocation prochaine et tant attendue - ce sera le lieu de combats politiques serrés - des **Cortes** du Royaume (car l'Espagne est toujours un royaume idéal, ce qui rend insoluble la réalité d'une Révolution, sur laquelle on ne peut que rêver). A l'antagonisme initial et naturel succède, invinciblement, un mariage non moins naturel : "Nación/ **Cortes**". Encore restera-t-il à montrer comment les mots, et les concepts qu'ils recouvrent, sont la source d'une histoire idéale. Concrètement, nous possédons là toutes les bases de l'Espagne du XIXe siècle, et sensiblement au-delà.

On saisit sans difficulté l'éviction, c'est-à-dire l'inutilité, de cette opposition ("Napoléon-Nation") qui, à la suite de la première réunion des **Cortes** (24 septembre 1810), n'enferme désormais plus la même intensité. Toutefois, même si nous affirmons qu'elle n'a plus de raison historique d'être, et tout le démontre, il y a bien davantage. Et c'est à ce niveau peut-être que nous pouvons répondre à la question posée au départ : Napoléon, "Nation": Comment naissent un concept et une Histoire ?

Nous assistons à un autre basculement de l'Histoire. Napoléon, un symbole, un moteur de l'histoire, un centre historique en Europe, représentait un nationalisme, possédait sa charge de nationalisme, issu de la France avant, pendant, et après la Révolution de 1789. Celui-ci est à son tour balayé en Espagne par la naissance du concept de "Nation". Un nationalisme en chasse un autre. "Nation" ne se substitue pas seulement à "Napoléon". Une histoire se substitue à une autre. A la différence près toutefois que Napoléon disparaissant en France quelques années plus tard, l'histoire quant à elle continuera d'exister et d'avancer.

En Espagne naissent un concept et une Histoire. Mais la "Nation" des proclamations et, ensuite, des **Cortes**; celle, ultérieurement, du Triennat Constitutionnel ; celle, enfin, qui se poursuivra, à la mort de Ferdinand VII, après 1833, malgré deux successifs immobilismes illusoires de la réaction ; cette "Nation" n'aura pas, pour affronter l'avenir, les mêmes bases qu'en France. Mais elle sort des limbes. Elle représente une mutation de la société espagnole. "Pueblo" et "Nacion" sont confondus, cela va sans dire. Et c'est pour cela que spontanément, quand le gouvernement s'adresse au "Pueblo", à la "Clase Media" qui lui permettent d'exister, c'est bien - tout naturellement - la "Nation" qui parle à la "Nation". Quintana, le "porte-parole", les députés de l'Assemblée Nationale, tous les porteurs d'une écriture, quelle qu'elle soit, disent la même vérité. Et cette dernière, dans le bouillonnement de l'Histoire en train de se faire, sera accompagnée sans relâche par ses modes d'expression spécifiques. La Littérature a connu, elle aussi, sa métamorphose et elle suivra maintenant d'autres lignes dynamiques.

Et je termine sur la leçon complémentaire des proclamations. "Napoléon" est refusé et la "Nation" espagnole veut renvoyer, entre 1808 et 1812, progressivement, de l'autre côté des Pyrénées et le nom du personnage et les concepts originels qui lui sont attachés. Ce faisant, elle a l'intention de s'affirmer avec force. Mais, sans jouer sur les mots et sans donner dans le paradoxe facile, je dirai que les deux termes antinomiques sont en fait, dès la fin de 1810, en pure équivalence. Le terme de "Napoléon" vaut celui de "Nation" espagnole, puisque celle-ci, s'affirmant, non plus contre lui, mais à sa place, s'oriente vers une valeur égale du concept et une même signification de fait. Gigantesque illusion cependant, puisque la France de Napoléon est une France qui a accompli une Révolution, tandis que l'Espagne qui exhorte, proteste et proclame pendant sa Guerre d'Indépendance n'a pas déclenché la sienne et ne le fera à aucun moment du XIXe siècle.

Une contradiction ("Napoléon-Nation") peut s'évanouir, mais elle se réfugiera dans un glissement qui est le fruit d'une idéologie, ou plutôt d'un idéalisme. Et la solution prophétique qui en résulte - naissance d'une "Nation", d'un Etat, d'une société et d'un système politique - embrasse trop et ne peut étreindre, étant donné qu'une histoire ne peut pas décider arbitrairement qu'une autre histoire n'existe pas, et peut encore moins prendre sa place par facilité du jeu.

Si j'ai choisi cette phase délicate du premier libéralisme espagnol, c'est qu'elle est bien révélatrice. Il a fallu longtemps avant de percevoir cette complexité, et c'est pourquoi j'ai multiplié, dès le début, les remarques qui constituent pour nous autant de précautions de méthode. Nous y voyons clair sans doute, mais ne confondons jamais deux visions et deux analyses (ce qui arrive trop souvent) : nous apprécions les phénomènes grâce au recul du temps et à l'expérience historique acquise. Mais nous devons aussi - ce qui est une toute autre chose - les apprécier dans leur chronologie propre et selon elle.

Refusons, bien sûr, les tentures, les écrans et les faux panoramas (qui ont tous leurs motivations), mais sachons également regarder et dégager sans ambiguïté celles que nous pouvons appeler les lignes dynamiques de l'Histoire et de son Ecriture. Cette Ecriture, en perpétuel changement, nous invite à prendre conscience d'une vérité indéniable : l'écrivain, après 1808, n'est plus ce qu'il était auparavant. Le changement n'a pas lieu d'un homme à un autre : il se produit au coeur des mêmes individus. Et ce bouleversement, dans lequel les dynamiques se font toujours en intervention mutuelle, a sa spécificité. Depuis l'Espagne il engendre aussi - ce qui n'est pas contradictoire avec la réflexion que j'ai menée - une répercussion européenne, pour ne parler que de celle-ci. Et je clos ici mon propos qui visait, avant tout, à inviter à la vigilance la recherche scientifique de l'hispanisme français d'aujourd'hui.

*